



**HAL**  
open science

# Espions et Francs-tireurs en 1914 dans la littérature de guerre

Nicolas Beaupré

► **To cite this version:**

Nicolas Beaupré. Espions et Francs-tireurs en 1914 dans la littérature de guerre. 14-18 Aujourd'hui-  
Today-Heute. Revue Annuelle d'Histoire, 2001, 4, pp.59-78. halshs-00760986

**HAL Id: halshs-00760986**

**<https://shs.hal.science/halshs-00760986>**

Submitted on 4 Dec 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Informations sur le(s) auteur(s)	
Prénom, NOM et titre des auteurs	Nicolas BEAUPRÉ
Laboratoire	 <a href="#">Centre d'Histoire « Espaces et Cultures »</a>
Affiliation(s)	Clermont Université, Université Blaise Pascal, EA 1001, Centre d'Histoire « Espaces et Cultures », CHEC, BP 10448, F-63000 Clermont-Ferrand Membre junior de l'Institut Universitaire de France (IUF, promotion 2010) Membre du Centre International de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre (CIRHGG)
Discipline(s)	Sciences de l'Homme et Société/Histoire Sciences de l'Homme et Société/Littérature
Informations sur le dépôt	
Titre du texte déposé Sous-titre	« Espions et Francs-tireurs en 1914 dans la littérature de guerre »
Publié dans	<i>14-18 Aujourd'hui-Today-Heute. Revue Annuelle d'Histoire</i>
Lieu, éditeur, volume, n°, date, pagination	n°4, 2001, p. 59-78.
Résumé du texte déposé en français	Ce texte examine la manière dont les figures de l'espion et du franc-tireur s'insèrent dans les récits allemands et français de l'entrée en guerre de 1914.
Mots-clés français	Guerre 1914-1918 ; France ; Allemagne ; Belgique ; 1914 ; combattants ; littérature de guerre ; écrivain combattant ; témoin ; témoignage ; espion ; franc-tireur ; atrocités allemandes
Mots-clés autres langues	First World War ; France ; Germany ; Belgium ; 1914 ; soldiers ; war literature ; war writers ; witness ; witnessing ; spy ; francs-tireurs ; german atrocities

## **Espions et francs-tireurs en 1914 dans la littérature de guerre.**

Note : il s'agit d'une version « pré-print » qui peut être légèrement différente de la version publiée.

*On dirait que la guerre crée spontanément  
les idées qui lui sont nécessaires.<sup>1</sup>*

Le renouvellement profond de l'historiographie de la Grande Guerre, entamé depuis maintenant plus d'une décennie concerne notamment l'entrée en guerre, le franchissement rapide des seuils de violence lors de la guerre de mouvement<sup>2</sup>, etc.. On a pu redécouvrir ainsi que les atrocités commises lors de l'invasion étaient souvent bien réelles et d'autant plus qu'elles étaient intimement liées à des phénomènes de peurs collectives, parmi lesquelles, pour les Allemands, la peur des francs-tireurs belges et français, reflet et rejeu de la mémoire de la Guerre de 1870. On peut relier ce phénomène, toute proportion gardée, avec la peur de l'espion qui s'empara des deux armées, au même moment. Et pourtant, de tels personnages, au sens littéraire du terme, qui se rattachent tous deux à la figure du traître sont bien entendu, sur le terrain, extrêmement rares et marginaux. Or, lorsque l'on se penche sur les écrits des écrivains combattants français et allemands, ce sont précisément ces deux figures archétypiques qui frappent par la fréquence de leur apparition dans les œuvres relatives aux débuts de la guerre. Chez les Allemands, les deux sont bien présents, mais le franc-tireur domine. Chez les Français qui se battent sur leur sol, l'espion est omniprésent dans les récits de la retraite d'août 1914.

---

<sup>1</sup> WERTH Léon, *Clavel soldat*, Paris, Viviane Hamy, 1993, 377 p, (première édition en 1919), cf p 29.

<sup>2</sup> Voir par exemple de Alan KRAMER, *Les "atrocités allemandes": Mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande*, BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay M., KRUMEICH Gerd, BECKER Annette, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Guerre et culture, 1914-1918*, Paris, A. Colin, 1994, 445 p, pp 147-164 et de John HORNE, *Les mains coupées: "atrocités allemandes" et opinion française en 1914*, in *ibid.* pp 133-146, ainsi que l'article de Frédéric DAUPHIN, *L'Eglise belge et la Grande Guerre 1914-1922*, in *14-18 Aujourd'hui - Today - Heute*, n°1, 1998, pp 52-70 et également les ouvrages de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker cités plus loin.

Il ne s'agit pas ici d'analyser des enchaînements de causes (les peurs, la découverte de la violence...) et de conséquences (en l'occurrence, des incendies de villages complets, une justice militaire expéditive appliquée à des civils, des fusillades, des assassinats, des viols...). Ce qui importe pour nous, dans cette étude, ce n'est pas de vérifier des faits, de décrypter une image globale de l'ennemi<sup>3</sup>, ou la psychologie du soldat de 1914, de nous plonger au cœur de l'expérience d'août 1914<sup>4</sup> ou bien encore d'étudier l'évolution de l'opinion<sup>5</sup>. Il s'agit plutôt d'étudier bel et bien la naissance du témoignage littéraire sur la guerre et l'utilité du recours à des figures mythiques<sup>6</sup>, dans le contexte de la lutte idéologique des premiers mois de la guerre et dans la construction d'un "grand récit" de la guerre. Bref, il s'agit de montrer en quoi et pourquoi l'espion et le franc-tireur, ces figures de traîtres, de marginaux, prennent en fait une place centrale dans les textes du début de la guerre.

Nous tenterons donc d'analyser la construction d'un discours proprement littéraire, souvent complexe, de relever les procédés narratifs employés pour témoigner, dire sa vérité sur les premiers combats. Une vérité d'autant plus difficile à écrire lorsqu'il s'agit de raconter son entrée en guerre, son entrée de plain-pied dans la violence et dans la brutalité d'un nouveau monde.

Dans une telle perspective, l'étude exhaustive de tous les récits se rapportant aux premières semaines de la guerre en Belgique et en France, et qui plus est dans une perspective comparatiste, est bien sûr impossible. Nous n'avons donc sélectionné qu'une vingtaine de textes d'écrivains combattants français et allemands relatifs aux combats de 1914 et publiés dans les mois qui suivirent les événements. Remarquons pourtant que la proximité temporelle des événements évoqués dans ces textes n'est pas *a priori* un gage de crédibilité. Elle nous permet toutefois, en établissant des correspondances entre eux, de saisir le climat précis, le

---

<sup>3</sup> Les textes littéraires issus de la guerre sont très riches et aussi très utiles pour dégager l'idéologie sous-jacente à l'image de l'ennemi. Michael JEISMANN les utilise abondamment dans son ouvrage *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, CNRS éditions, 1997, 344 p, voir plus précisément p 261 et suivantes.

<sup>4</sup> Concept en plein renouvellement dans l'historiographie allemande, voir par exemple HIRSCHFELD Gerhard, KRUMEICH Gerd, Langewiesche Dieter, Ullmann Hans-Peter, *Kriegserfahrungen, Studien zur Sozial - und Mentalitätsgeschichte des Ersten Weltkriegs*, Essen, Klartext, 1997, 456 p, et surtout l'étude remarquable et pionnière de Christian GEINITZ sur Fribourg en Brisgau: *Kriegsfurcht und Kampfbereitschaft. Das Augusterlebniss in Freiburg. Eine Studie zum Kriegsbeginn 1914.*, Essen, Klartext, 1998, 466 p.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet WIELAND Lothar, *Belgien 1914. Die Frage des belgischen "Franktierreukrieges" und die deutsche öffentliche Meinung von 1914 bis 1936*, Frankfurt am Main, Lang, 1984, 545 p

<sup>6</sup> Dans son ouvrages célèbre, *Témoins*, Nancy, P.U.N., 1993, 727 p, Jean Norton CRU, étudie certains mythes littéraires français de la guerre pour les rejeter, les condamner comme de pures "légendes" (voir p 32 et suivantes) et cf. *infra*.

contexte qui virent naître ces ouvrages. *A contrario*, le caractère souvent "brut de décoffrage" de ces témoignages quant à lui, pourrait faire douter, au premier abord, de la littérarité de ces textes, et pourtant, les outils utilisés pour témoigner sont bien ceux de la littérature.

Témoigner de l'entrée en guerre: dire sa vérité, masquer la réalité?

Si la majorité des écrivains allemands étudiés ici n'ont pas été directement les victimes de francs-tireurs, ni même, sauf exception, les témoins directs d'actes de francs-tireurs, beaucoup y croient, ou du moins, en parlent. Il en est de même pour les auteurs français vis-à-vis des espions. En effet, ils occupent tous deux une place importante dans les témoignages et même dans la poésie. Ainsi Guillaume Apollinaire intitule l'un de ses poèmes d'amour *L'espionne*<sup>7</sup>. Même s'il ne s'agit pas d'un poème sur l'espionnisme - il y compare sa mémoire à une espionne —, le titre trahit bien l'une des préoccupations du moment. Le poète expressionniste Rudolf Leonhard consacre, lui, explicitement l'une de ses poésies à la violence des francs-tireurs.

Franc-tireur  
II. Carnage  
(...)  
C'est tout, tuer, suer, griffer.  
Les chasseurs gémissaient. Leurs yeux fumaient de colère.  
C'est tout, saisir, mourir, hurler, tomber,  
et viande nue, rouge, violence et sang!<sup>8</sup>

Cette omniprésence de l'espion chez les Français et du franc-tireur dans les textes allemands trahit bien cette peur collective qui s'est emparée de ces "troupes épuisées"<sup>9</sup> et sans expérience. À ces craintes, s'ajoute pour les Français, la nécessité de devoir faire face à la réalité stressante et traumatisante de l'invasion et de la retraite:

"Nous qui espérions la marche en avant, qui allions d'un coeur si confiant repousser les hordes de la Germanie, serons-nous donc obligés de reculer devant cette avalanche ?"<sup>10</sup>

À la fois écrivains et combattants, témoins et acteurs, ces auteurs se sont donnés pour tâche de rendre compte d'une expérience tant physique que psychique et de donner à lire

---

<sup>7</sup> Cf *Calligrammes* in Œuvres poétiques, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1965, 1267 p, cf p 282.

<sup>8</sup> LEONHARD Rudolf, *Über den Schlachten*, Berlin, A. R. Meyer, 1914, 14 p, Franktireur / II. Gemetzel / (...) / Nur töten, schwitzen, krallen. / Die Jäger stöhnten. Ihre Augen rauchten vor Wut. / Nur packen, sterben, brüllen, fallen, / und nacktes rotes Fleisch, Gewalt und Blut!

<sup>9</sup> "(...) unsere ermüdeten Truppen (...)" KNUTZ H., *Mit den Königin-Fusiliere durch Belgien und Frankreich, Tagebuchblätter*, Flensburg, Aug. Westphalen, 1914, 83 p, voir p 13. Ce carnet de guerre au jour le jour, en apparence peu remanié, augmenté de quelques dessins est intéressant du point de vue strict du témoignage, car H. Knutz comprenait et parlait le français et communiquait avec les populations envahies.

<sup>10</sup> BOUDON Victor, *Avec Charles Péguy, De la Lorraine à la Marne, Août-septembre 1914*, Paris, Hachette, 1916, 197 p, cf p 88.

la guerre telle qu'ils l'ont vécue. Dès lors, ils mobilisent leur savoir-faire, récent ou déjà ancien, d'écrivain pour narrer des faits de telle manière que les francs-tireurs ou les espions y jouent un rôle, comme ils ont joué un rôle dans leur esprit au moment où ils étaient au front et comme ils continuent de jouer un rôle dans l'esprit de leurs lecteurs, mais aussi sans doute aussi encore dans le leur lorsqu'ils écrivent et publient leurs ouvrages. La réalité est dépassée par les représentations qu'elle fait naître chez les acteurs. Des figures marginales, dans les deux sens du terme, - marginaux parce que rares et marginaux, car s'excluant des usages "normaux" de la guerre - prennent une place centrale dans les représentations de ce monde nouveau qu'est celui de la guerre.

Chez certains, minoritaires, qui gardent un semblant d'esprit critique, l'espionnisme est autant une peur collective et irrationnelle, qu'une nécessité inévitable dans l'économie du récit français du début de la guerre. Pierre Mac Orlan n'est pas dupe de la soudaine apparition des espions sur le front :

"Ainsi la légende se formait : l'espionne blonde, le clocher fatal, le sang jeune de la belle fille sur les lys de la maison d'école, l'alezan du capitaine allemand, le pont de Frouard. Les éléments s'offraient d'eux-mêmes pour la merveilleuse histoire. On ne vit pas dans un tel état de surexcitation sans sacrifier à l'amour des fables."<sup>11</sup>

Mais il n'est guère représentatif de la majorité des écrivains combattant qui pour la plupart rapportent les rumeurs, même lorsqu'ils écrivent plusieurs mois ou années après les événements et mettent en œuvre toute une série de stratégies narratives pour rendre crédibles les actes répréhensibles, même les plus invraisemblables, des espions et des francs-tireurs, comme en témoigne Jacques Péricard :

"Et à Liouville, non loin de là, des signaux avaient été envoyés au Mont Sec au moyen des aiguilles de l'horloge placée dans le clocher de l'Église."<sup>12</sup>

Wilhelm von Trotha, quant à lui, multiplie les citations et les points de vue à l'intérieur de son texte pour accréditer la thèse des atrocités commises par les Belges, qu'il qualifie de "crimes honteux de la populace belge"<sup>13</sup>. Il cite par exemple un récit de soldat, la lettre d'un officier, et même des articles de journaux et tout particulièrement de journaux neutres<sup>14</sup> comme le *Limburger Courier*, journal hollandais. La multiplication des points de

---

<sup>11</sup> MAC ORLAN, Pierre, *Les Poissons morts, la Lorraine, l'Artois, Verdun, la Somme*, Paris, Payot, 1917, 243 p, cf p 48.

<sup>12</sup> PERICARD Jacques, *Debout les morts, souvenirs et impressions d'un soldat de la Grande Guerre, Pâques rouges*, vol 2, Paris, Payot, 1918, 254 p, cf p 19.

<sup>13</sup> TROTHA Wilhelm von, *Mit den Feldgrauen nach Belgien hinein*, Leipzig, Hesse und Becker, 1915, 236 p, "Die Schandtaten des belgischen Pöbels", titre de chapitre p 94.

<sup>14</sup> Sur ce qu'elle appelle le "témoignage fiable du neutre fiable" et son utilisation par les belligérants, voir Annette BECKER, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et Culture de Guerre. Populations occupées*,

vue, l'utilisation de témoignages prétendument neutres permettent à la fois de faire oublier ce dont l'auteur a vraiment été le témoin et d'accréditer des faits.

L'imprécision dans le récit en est aussi un autre moyen. Paul Oskar Höcker, par exemple, utilise parfois des formules volontairement vagues pour évoquer les actes des civils: ceux-ci "opposent une résistance"<sup>15</sup> ce qui, aux yeux du lecteur et dans le contexte du début des hostilités ne peut résonner que comme une fourbe action de francs-tireurs.

Felix Marschner, Artur Kutscher et Rudolf Requadt quant à eux utilisent tous trois encore une autre stratégie narrative, toujours pour souligner la réalité du phénomène des francs-tireurs. Ils commencent par insister sur leur scepticisme à l'égard du phénomène des francs-tireurs avant d'arriver au front. Artur Kutscher affirme alors :

"J'avais d'abord pris ces nouvelles pour des mensonges de journaux."<sup>16</sup>

Felix Marschner, pour sa part, écrit :

" Je n'avais rien remarqué qui puisse ressembler à une atmosphère guerrière et hostile et je commençais en mon for intérieur à considérer les récits sur les atrocités des francs-tireurs belges comme relevant purement et simplement du domaine des contes."<sup>17</sup>

Rudolf Requadt enfin note lui aussi:

" Je dois avouer que je n'ai accordé de prime abord que peu de crédibilité à ces histoires racontées par mes camarades."<sup>18</sup>

En soulignant leur esprit critique et leur doute initial, ces trois auteurs entendent ainsi augmenter la crédibilité de ce qu'ils racontent par la suite sur les francs-tireurs. Le lecteur n'est-il pas prêt à les suivre, puisqu'eux-mêmes doutaient au départ de ces faits et qu'ils ont eu l'honnêteté de l'écrire? Après avoir habilement instillé ses doutes, Marschner amène ainsi progressivement le thème:

" C'est seulement alors que nous apprîmes quelque chose de plus précis à propos de cette attaque commise par des francs-tireurs."<sup>19</sup>

Vus sous cet angle, les "trois morts" découverts plus loin ne peuvent être que l'œuvre des francs-tireurs; cela explique et justifie - sans qu'on se pose de question sur son incongruité -

---

*déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998, 408 p, voir pp 297 et suivantes. Les exemples tirés du livre de von Trotha sont aux pages 55, 68 et 51.

<sup>15</sup> "(...) Widerstand leisteten (...)" HÖCKER Paul Oskar, *An der Spitze meiner Kompanie*, Berlin, Ullstein, 1914, 268 p, cf. p 30.

<sup>16</sup> "Ich habe diese Nachrichten zuerst für Zeitungslügen gehalten." KUTSCHER Artur, *Kriegstagebuch*, München, C.H. Beck, 1915, 264 p, cf. p 15-16.

<sup>17</sup> MARSCHNER Felix, *Mit der 23. Reserve-Regiment durch Belgien und Frankreich*, Leipzig, Xenien-Verlag, 1915, 98 p, cf. p 11 " Von feindseliger Kriegsstimmung konnte ich nichts wahrnehmen und ich begann die Erzählungen von belgischen Franktireur-Grausamkeiten insgeheim ins Reich der Märchen zu verweisen."

<sup>18</sup> (REQUADT Rudolf), *Aus den Kämpfen um Lüttich*, Berlin, S. Fischer, Sammlung von Schriften zur Zeitgeschichte, 1915, 81 p, cf. p 50, " Ich muß gestehen, daß ich zuerst solchen Erzählungen meiner Kameraden keinen ganzen Glauben schenken konnte."

<sup>19</sup> MARSCHNER p 13, " (...) Nun erst erfuhren wir Näheres über diesen Franktiteur-Überfall."

l'arrestation puis l'exécution d'un "Belge barbu", "habillé d'une simple chemise" et fait prisonnier "dans son sommeil".

Le Français Jacques Péricard, quant à lui, localise avec précision les faits dans un village. Même s'il n'était pas présent comme le trahit le temps verbal de sa phrase, la présence géographique remplace en quelque sorte la présence temporelle et suffit à accréditer le fait d'espionnage :

"À Mécrin même, où se passait la scène que je viens de raconter, un vacher du pays renseigna pendant plusieurs mois l'ennemi sur les mouvements de nos troupes: tel emplacement occupé par ses vaches correspondait à tel renseignement convenu d'avance."<sup>20</sup>

H. Knutz utilise précisément les temps verbaux et les changements de personne pour accentuer la crédibilité de la présence des francs-tireurs. Alors que son carnet de guerre peut apparaître à la première lecture comme écrit au jour le jour et peu remanié, les passages relatifs aux francs-tireurs sont construits de manière habile, même si son style reste peu brillant. Citons par exemple le récit se rapportant au 11 août 1914, date à laquelle le régiment de H. Knutz franchit la frontière:

"Peu après avoir franchi la frontière, nous vîmes la première maison détruite le long de la route où quelques jours plus tôt, avaient eu lieu des combats violents et acharnés entre les troupes allemandes et les troupes et les civils belges. Les Belges ont, lors de ces journées, soutenu leurs troupes d'une manière qu'on ne peut qualifier que de bestiale, cruelle et horrible. Depuis les maisons, ils ont tiré sur des troupes marchant tranquillement. Naturellement, leurs maisons furent réduites en cendres. C'est ainsi que cette route entre Aix-la-Chapelle et Liège offre une triste image de désolation. À part ça, la région est fertile."<sup>21</sup>

Dans la première phrase, il commence son récit à la première personne du pluriel et au prétérit (ici, l'équivalent du passé simple). Il y insère une seconde proposition qui, elle, est au plus-que-parfait (passé dans le passé) et à la troisième personne du pluriel. En une seule phrase, il glisse du témoignage direct - le spectacle des ruines de maisons - à la description d'un passé proche, mais qu'il n'a pas vécu - les combats entre troupes allemandes et civils belges. Il revient ensuite à la fin de ce paragraphe au présent qui, avec le prétérit, est ici le temps du témoignage réel. Il peut ainsi inclure un passé non vécu dans un passé vécu et raconté. Les maisons détruites vues par le témoin ont alors une explication toute trouvée: les

---

<sup>20</sup> PERICARD Jacques, *Debout les morts, souvenirs et impressions d'un soldat de la Grande Guerre, Pâques rouges*, op. cit. cf p 19.

<sup>21</sup> KNUTZ p 13 " Bald nach Überschreitung der Grenze sahen wir das erste zusammengeschossene Haus an der Straße, auf der wenige Tage vorher die gewaltigen, erbitterten Kämpfe der deutschen Truppen mit den belgischen Truppen und Bewohnern stattgefunden hatten. Die Belgier haben in diesen Tagen ihre Truppen in einer Weise unterstützt, die man nur bestialisch, roh und grausam nennen kann. Sie haben auf ruhig marschierende Truppen aus den Häusern geschossen. Ihre Häuser sind natürlich eingeschert worden. Und so bietet diese Straße von Aachen nach Lüttich ein Trauriges Bild der Verwüstung. Die Gegend ist sonst fruchtbar."



francs-tireurs. Elles sont, par syllogisme, la preuve de l'existence de ces francs-tireurs. La causalité est renversée: c'est parce qu'il y a des maisons détruites que les francs-tireurs existent. Ainsi, en les incluant dans son témoignage, l'auteur donne finalement aux francs-tireurs la même réalité, la même "vérité", que ce qu'il a vraiment vu. Dans cette perspective, la première "tombe fraîche de soldat"<sup>22</sup> rencontrée ne peut logiquement être que celle de la victime d'un franc-tireur. Le soldat a été tué traîtreusement "alors qu'il demandait son chemin". La première maison détruite et la première tombe rencontrée ont toutes les deux la même cause: les francs-tireurs.

Paradoxalement, ces effets de réels, ces renversements de causalités, bref toutes ces techniques proprement littéraires mises en œuvre par les écrivains combattants pour crédibiliser leur récit, sont mises au service du mythe. Ils servent à dire leur vérité mythique de la guerre pour mieux masquer sans doute une réalité: leur peur.

Justifier: un discours encore indécis?

Un autre moyen de rendre "réels" espions et francs-tireurs est de présenter le résultat de la politique militaire à leur égard. Richard Holz<sup>23</sup> qui vit passer les colonnes de déportés belges écrit :

" "Les voici, ceux qui tirèrent par les fenêtres à Dinant." Ils étaient environ 350. Des hommes de tous les âges, même des vieillards et des adolescents. Les voilà qui défilaient, ceux dont la colère avait été enflammée par leur gouvernement. Toutes les positions sociales étaient représentées, des couches les plus cultivées aux plus dépravées de la population. C'était un cortège dégoûtant."

S'ils sont déportés c'est, pour l'auteur qu'ils sont nécessairement coupables. Leur sort est alors, dans la logique du témoin totalement légitime. Il en va de même du sort des espions.

"(...) les chiens de ce mauvais pasteur divisaient le troupeau en colonnes, les coupaient, les manœuvraient en réplique exacte des mouvements de nos bataillons.

Un si adroit effort ne pouvait rester infructueux. l'homme eut ses douze balles;"<sup>24</sup>

L'exécution de l'espion et la déportation des civils sont finalement, toujours par renversement complet de la causalité, la preuve même de la culpabilité de ceux qui sont ainsi traités.

---

<sup>22</sup> Ibid. p 13, " Ein frisches Soldatengrab, übrigens das erste, das uns zu Gesicht kam, birgt einen deutschen Soldaten, der, ahnungslos nach dem Weg fragend, erschossen worden ist."

<sup>23</sup> Voir HOLZ Richard, *Die Dritte Kompanie, aus der Tagebuch ihres Führers*, Leipzig, Xenien-Verlag, 1915, 108 p, cf. p 51, " "Das sind die Fensterschießer von Dinant! " Etwa 350 waren es. Männer allen Alters, selbst Greise und Jünglinge. Da zogen sie dahin, die von ihrer Regierung in Wut verblendet waren. Alle Stände waren unter ihnen, von den gebildeten bis zu den verkommensten Elementen. Es war ein Zug des Ekels." A ce sujet voir Annette BECKER, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et Culture de Guerre. Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, (op. cit.).

<sup>24</sup> GANDOLPHE Maurice, *La marche à la victoire*, Paris, Perrin, 1915, 262 p, cf p 190.

Ennemis, ils sont de toute façon marqués, stigmatisés et coupables *a priori*. La sanction infligée et "méritée" n'est en quelque sorte que la preuve *a posteriori* de leur faute essentielle. On ne se pose même plus la question du caractère réel ou simplement plausible des faits. C'est parce qu'il a été fusillé que le fait de déplacer ses troupeaux en temps de guerre ne peut être qu'un acte d'espionnage. Se profile alors logiquement un autre aspect: la justification implicite ou explicite des exécutions voire des atrocités commises. Ceci est bien entendu particulièrement prégnant chez les Allemands qui répondent ainsi aux accusations de barbarie de leurs homologues français. En effet, dans ces circonstances, il n'est plus possible de taire les représailles exercées sur les populations et auxquelles, parfois, nos témoins ont pris part ou au moins auxquelles ils ont assisté.

Face à des crimes, plusieurs stratégies sont possibles: taire le crime et faire en sorte qu'il tombe dans l'oubli<sup>25</sup>, nier farouchement l'existence même du crime, rejeter la faute sur la victime, se poser soi-même en victime, ou enfin se justifier par des causes extérieures, supérieures (les lois de la guerre, la nécessité absolue de la victoire, l'escalade de la violence...).

Otto von Gottberg accuse les ennemis de l'Allemagne de mener une véritable "guerre du mensonge"<sup>26</sup> et ce faisant, nie de manière implicite les atrocités. Dans son roman *Walter Bloem* utilise lui aussi la stratégie de la dénégation des atrocités, il écrit :

" Et les atrocités allemandes ne sont qu'escarmouche des plus anodines. Je n'en ai pas vécu d'autres, pas vu d'autres, je n'en ai pas entendu parler d'autres."<sup>27</sup>

Pourtant quelques pages plus haut, les francs-tireurs sont évoqués. Soit l'auteur n'a pas peur des contradictions, soit il tient les représailles à l'égard des francs-tireurs pour légitimes et donc ne relevant pas, par nature, du domaine des atrocités. Ce compartimentage de la réalité, et notamment de la violence, est caractéristique aussi d'une stratégie d'évitement à l'égard de sujets qu'on ne veut aborder : dans l'esprit de l'auteur, sans doute, les violences exercées à l'égard des populations sont des représailles, elles sont donc légitimes, et ne relèvent donc pas du domaine des atrocités.

---

<sup>25</sup> Voir AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'enfant de l'ennemi 1914-1918*, Paris, Aubier, 1995, 223 p. Si le viol est un thème littéraire et artistique du côté des victimes, il semble plus rarement présent du côté allemand (voir p 77 et suivantes). Notons que dans les ouvrages étudiés, il n'est fait aucune allusion à ces violences des premières semaines de la guerre. Le discours sur les atrocités et la violence en général prend des formes différentes en fonction des types de violence.

<sup>26</sup> GOTTBURG Otto von, *Als Adjutant durch Frankreich und Belgien*, Berlin, August Scherl, 1915, 130 p, cf p92.

<sup>27</sup> " Und die atrocités allemandes bestehen in einem höchst Harmlosen Augengeplänkel. Ich hab' kein andern erlebt, keine gesehen, von keinen gehört." (atrocités allemandes est en français dans le texte!) BLOEM Walter, *Vormarsch*, Leipzig, Grethlein und Co, 1916, 373 p, cf p 108.

Dans l'ensemble, ces stratégies de l'occultation et de la déniation (pour la catégorie de faits étudiés ici) ne sont que peu utilisées. Il faut dire aussi qu'elles sont peu applicables: à partir du moment où l'on évoque les francs-tireurs et les espions, on est obligé, pour la crédibilité du récit, d'évoquer les conséquences de leurs actes. Toutes les autres stratégies narratives, en revanche, sont utilisées par les écrivains combattants. Par ailleurs, l'utilisation souvent concomitante de plusieurs stratégies narratives rend le discours sur les "représailles" indéterminé et parfois contradictoire.

Pour l'aspect qui nous intéresse plus précisément, le discours allemand sur les francs-tireurs notamment, comporte deux composantes principales, qui paraissent s'opposer, se complètent en fait: la première composante, consiste à renverser la perspective des atrocités et à se poser en victime pour excuser sa propre violence; la seconde consiste à invoquer les nécessités de la guerre comme principe directeur de son comportement non plus pour excuser, mais pour légitimer sa propre violence.

La première stratégie visant à se poser en victime est de loin la plus présente des deux. Elle est aussi la plus élémentaire, la plus simple à mettre en œuvre. Elle permet à la fois de se poser en victime innocente d'un ennemi perfide et lâche, mais aussi de le rendre responsable de son propre malheur. Artur Kutscher et Wilhelm von Trotha évoquent des atrocités qui auraient été commises par des Belges à l'égard de soldats, mais aussi de civils allemands présents en Belgique au moment de l'invasion:

"De nouvelles atrocités belges sont révélées. Ils auraient assassiné des malades et des membres de la Croix Rouge, ils auraient crevé les yeux à des soldats et maltraité des femmes et des enfants. L'indignation s'est fortement accrue. Nous ne voulons plus attendre."<sup>28</sup>

La perspective est alors entièrement inversée. Les Allemands ne sont plus les coupables, mais les victimes des atrocités. Leur colère et ses conséquences, les représailles, ne sont que des réponses somme toute logiques en temps de guerre. Wilhelm von Trotha va même jusqu'à imputer l'invasion à la Belgique elle-même en intitulant un de ses chapitres, "la rupture de la neutralité par la Belgique"<sup>29</sup>. Cette attitude consistant à se poser en victime, cette auto-victimisation, montre bien dans quel état d'esprit les soldats allemands entrèrent en Belgique: ils étaient persuadés de se défendre et non d'attaquer.

---

<sup>28</sup> KUTSCHER p 15-16 "Neue belgische Greueltaten werden bekannt: sie sollen Kranke ermordet haben und Leute vom Roten Kreuz, sie sollen Soldaten die Augen ausgestochen und Frauen und Kinder mißgehandelt haben. Die Erregung ist stark gestiegen, wir mögen nicht mehr warten."

<sup>29</sup> TROTHA p 17, "Belgiens Neutralitätsbruch".

Moins commun, car plus radical et plus agressif, est le point de vue livré par Rudolf Requadt ou Paul Oskar Höcker. Le premier avoue sans grand remords avoir, à la suite de combats de rue, qui justifient ses actes, tué de ses propres mains des civils<sup>30</sup>. Le second, capitaine, est chargé avec son bataillon de "nettoyer" un secteur proche de la Meuse des francs-tireurs<sup>31</sup>. Les ordres sont, selon lui, à la fois clairs et légitimes et n'ont rien à voir avec des atrocités:

" Mes hommes savent de quoi il s'agit. Nous ne voulons pas nous comporter comme des barbares, mais il faut agir avec toute la sévérité requise. Dans toutes les fermes que je dois fouiller pour y récupérer les armes, etc., je vais laisser au propriétaire une dernière possibilité de livrer les armes, même s'il les avait jusqu'alors dissimulées. S'il déclare ne plus en posséder et si on en trouve chez lui, il sera fusillé sur place. Les maisons depuis lesquelles auront été menées des attaques ou dans lesquelles on se sera opposé à la fouille seront immédiatement incendiées." <sup>32</sup>

Ces ordres sont aussi sans doute pour Höcker une preuve de l'existence des francs-tireurs puisque l'État-major prend des mesures. Il n'hésite alors pas, non seulement à exécuter les ordres, mais surtout à témoigner par la suite de la brutalité de ses actes.

"Et c'est alors qu'il se passe une chose atroce. Un sous-officier et un soldat sortent de la maison en traînant un jeune garçon. Ils viennent de le trouver qui se cachait au grenier, dans la paille. Il tenait à la main un fusil belge chargé de cinq balles. (...) La femme braille: " C'est mon fils! Mon Dieu, vous n'en voulez tout de même pas à sa vie?!... " (...) " On va le fusiller. Trois hommes. Exécution." (...) Ce qui s'est passé n'est que justice. Voilà une fripouille capturée qui ne mérite aucune pitié. La salve retentit." <sup>33</sup>

La violence est crûment exprimée, la victime est clairement un civil, qui plus est jeune homme, presque un enfant. Mais c'est un être qui par son comportement s'est transformé : de "jeune homme", il est selon le capitaine Höcker, devenu une "fripouille", un marginal, qui s'est exclu lui-même en transgressant les lois de la guerre. Höcker peut dire la violence, car c'est, selon lui, la victime elle-même qui est responsable de la violence dont elle est précisément la victime. De plus, nous sommes encore au début de la guerre et les

<sup>30</sup> REQUADT pp 32, 42, 45, 54

<sup>31</sup> HÖCKER p 22 " Wir sollen das Gebiet bis zur Maas von Franktireurs säubern."

<sup>32</sup> Ibid. " Meine Leute wissen, um was es sich handelt. Wir wollen nicht wie die Barbaren hausen, aber es gilt, mit aller Strenge vorzugehen. Ich werde in jedem Gehöft, das ich auf Waffen usw. zu durchsuchen habe, dem Besitzer noch eine letzte Möglichkeit geben, mir die bei ihm auch jetzt noch verborgenen Waffen abzuliefern. Erklärt er, keine zu besitzen, und werden welche bei ihm gefunden, so muß er auf der Stelle fusiliert werden. Häuser, aus denen Angriffe erfolgen oder in denen der Durchsuchung Widerstand entgegengesetzt wird, werden sofort niedergebrannt."

<sup>33</sup> HÖCKER p 25-27 " Und da geschieht das Gräßliche. Ein Unteroffizier und ein Wehrmann schleppen einen jungen Burschen aus dem Haus. Sie haben ihn auf dem Boden im Stroh versteckt entdeckt. Er hatte ein mit fünf Patronen geladenes belgisches Gewehr in der Hand. (...) Die Frau kreischt: " Es ist mein Sohn! Um Gottes willen, Sie wollen ihm doch nicht ans Leben?!..." (...) "Er wird erschossen. Drei Mann. Fertig." (...) Diese Sache ist gerecht. Hier ist ein Schurke gefaßt, der kein Mitleid verdient. Die Salve kracht. "

représentations de la violence ne sont pas encore fixées. Par la suite, il est possible que les témoins aient été plus prudents avec l'expression de la violence exercée par peur des usages que pouvait en faire l'ennemi. Il est d'ailleurs à noter que célèbre historien antiquisant anglais Toynbee<sup>34</sup>, dans un ouvrage qu'il consacra aux atrocités allemandes, utilisa le livre de Höcker, paru dès 1914, comme un témoignage à charge, une preuve des atrocités allemandes en Belgique. Il n'empêche, la violence de guerre, dans toute sa crudité est bel est bien exprimée.

Elle l'est aussi chez Arnold Zweig. Il choisit lui le genre de la nouvelle pour illustrer le thème des francs-tireurs et justifier les représailles. Il publie en 1914 un recueil de nouvelles de guerre dont la nouvelle qui ouvre le livre et lui donne son titre traite justement d'un franc-tireur belge. Cette nouvelle en forme de récit raconté avec un détachement froid est en fait extrêmement crue, violente et brutale. Elle ne sera pas reprise par la suite dans les publications plus tardives de ses écrits. Il conjugue ici les stratégies de l'autovictimisation et de la légitimation de la répression. Le personnage principal, un fermier répondant au nom de Labrousse accueille chez lui trois éclaireurs allemands. Dans leur sommeil, il s'empare d'un "couteau de boucher" et:

" (...) l'un après l'autre, avec une froideur apparente, mais une jubilation intérieure, il leur tranche la gorge au-dessus de la pomme d'Adam (...)"<sup>35</sup>

Puis il descend les corps au cellier où :

" Ils pendaient là, la tête en bas comme des bêtes de boucherie, mais ils avaient les yeux ouverts, et il les contemplait avec une haine repue."

Nous sommes là en présence d'une véritable transgression qui rend l'assassinat plus horrible encore, l'être humain est traité comme une bête et animalisé. Mais ce faisant, l'assassin devient lui même une bête brute - c'est le sens du titre, "*Bestie*" signifiant à la fois bête et brute - qui ne mérite pas d'autre traitement que celui qu'il a réservé à ses victimes. En tuant sauvagement, il n'a pas seulement déshonoré ses victimes en les déshumanisant, il a lui-même nié sa propre humanité. Découvert par des dragons, ceux-ci lui font creuser une fosse :

"Il se réjouissait tout de même, il allait être enterré dans une fosse creusée de ses propres mains dans son terrain. Mais là, il se trompait. À côté des bâtiments en flamme, à douze pas de distance, les dragons lui logèrent plusieurs balles dans la tête. Puis ils déposèrent leurs camarades assassinés dans la fosse, dirent *un Notre Père*, tirèrent trois salves, plantèrent sur la tombe une croix faite de deux

---

<sup>34</sup> TOYNBEE Arnold J., *Le terrorisme allemand en Belgique*, Londres, Eyre and Spottsworde, s.d. (1917), 123 p.

<sup>35</sup> Notons que cette nouvelle a été écrite avant qu'Arnold Zweig soit lui-même mobilisé. ZWEIG Arnold, *Die Bestie*, München, Albert Langen, Langens Kriegsbücher n°3, 1914, 111 p, cf. p 16-17, "(...) einem nach dem andern durchschnitt er rasch und obenhin kalt, innerlich glühend, den Hals über dem Adamsapfel, (...) Da hingen sie nun wie jedes gemetzgete Tier, den Kopf abwärts, aber mit geschlossenen Augen, und er betrachtete sie mit sättigenden Hasse."

planches de la palissade, la couronnèrent d'une chapka de hussard et remontèrent en selle."<sup>36</sup>

Alors que les soldats victimes retrouvent par les rites mortuaires une dignité humaine, Labrousse n'a même pas l'honneur d'être enterré. Il est laissé là, sans sépulture, comme un animal et non comme un soldat ennemi. Il est exclu, il s'est exclu de l'Humanité, de la communauté des vivants et des morts pour lesquels on creuse des sépultures et on dit des prières. Les soldats tués comme à l'abattoir, avec les gestes d'un boucher, réintègrent au contraire après la mort, par d'autres gestes, par les rituels effectués leur condition humaine. Le franc-tireur assassin devient lui le marginal absolu, le banni de l'Humanité, le traître à l'espèce. Le tuer n'est plus un crime, c'est un acte purificateur.

Nous sommes bien là dans une logique de totalisation du conflit, particulièrement perceptible chez Zweig ou Höcker. Dans ce contexte, les actes de violence sont considérés comme inévitables ou même, surtout chez Höcker, comme nécessaires dans la perspective de la victoire. Tous les moyens sont bons pour y parvenir, et la fin victorieuse de la guerre justifie tout. Dans cette logique certains vont jusqu'à affirmer:

" En guerre, les temps ne sont pas à la compassion, et la compassion n'a pas sa place dans le cœur des soldats. Les soldats doivent être durs, durs de corps et d'âme. Endurcissez-vous, guerriers! (...) Il vaut mieux que cent femmes et enfants de l'ennemi meurent de faim plutôt qu'un mousquetaire allemand soit dans la détresse."<sup>37</sup>

La guerre seule suffit alors à tout justifier, c'est en cela qu'elle devient totale.

Témoignage, littérature, propagande? Quelle lecture des récits littéraires des combattants parus pendant la guerre?

Une lecture attentive et une critique interne de ces textes suffisent à révéler leur efficacité ou leur faiblesse, leur cohérence ou leur incohérence sans même qu'il soit nécessaire de les confronter à d'autres sources. Les comparer entre eux suffit. Il pourrait appartenir alors à l'historien de se prononcer sur la validité de tel ou tel témoignage, de classer, de dresser une typologie allant de la description la plus brute de la guerre, à sa transcription la plus littéraire en passant par la propagande la plus éloignée des faits. C'est en quelque sorte ce qu'a fait Jean

---

<sup>36</sup> ZWEIG p 22, "Ihn freute aber, daß er auf seinem eigenen Grunde begraben sein würde, in einem selbstgemachten Grabe.

Hierin allerdings irrte er, denn nachdem sie ihn nahe dem noch brennenden Gebäude auf zwölf Schritt Abstand in den Kopf geschossen hatten, legte die Dragoner ihre überfallenen Kameraden in das große Grabe, beteten ein stilles Vaterunser, schossen drei Salven in die Luft, pflanzten ein Kreuz aus Zaunstangen in den Hügel, gekrönt von einer Husarenschapka, und saßen auf."

<sup>37</sup> (Joachim von der GOLTZ), *Eiserne zehn Gebote an die deutschen Krieger*, Leipzig, Panther Verlag, 1915, 21 p voir p 19 "Im Kriege ist nicht die Zeit für das Mitleid und in Soldatenherzen ist für das Mitleid nicht der rechte Ort. Soldaten sollen hart sein, hart am Körper und an Seele. Werdet hart, Krieger! (...) Es ist besser, daß hundert Weiber und Kinder des Feindes verhungern, als daß ein deutscher Musketier Not leide." Le livre d'où est extrait la citation est paru sans nom d'auteur. C'est la consultation des fichiers de la Staatsbibliothek de Berlin qui nous a permis de retrouver l'auteur.

Norton Cru pour les témoignages français. Sa méthode est pour le moins singulière: par la bizarre juxtaposition d'une lecture historienne des textes, à la fois positiviste et hypercritique - prétendument objective - et de la confrontation de ces mêmes textes à sa propre expérience de combattant - naturellement subjective -, il peut ensuite dresser un tableau d'honneur et distribuer des prix, des bons points, des blâmes et prononcer des exclusions. Cela vient<sup>38</sup>, en partie, du fait qu'il confère aux textes qu'il étudie une fonction et un statut unique et normatif: témoigner.

Pour nous, il ne s'agissait pas ici de démonter les récits de guerre pour démontrer ce que l'on sait déjà, à savoir que l'usage de figures telles que le franc-tireur ou l'espion était surtout le résultat de peurs, de paniques, de représentations de l'ennemi... Il s'agissait plutôt d'étudier le fonctionnement littéraire de ces mythes et leur utilité idéologique dans le cadre de la culture de guerre. Notre perspective est donc fondamentalement différente de celle de Norton Cru, et nous pourrions citer à l'appui de notre démarche Léon Riegel qui écrivait à propos de Jean Norton Cru:

" Nous pensons, à l'encontre de la thèse de ce très respectable critique, que la fiction, l'invention, le mensonge à la limite, sont plus révélateurs des passions humaines que le reportage impersonnel et qui se donne pour authentique." <sup>39</sup>

Le statut de ces textes immédiatement contemporains des faits racontés est bien plus complexe qu'un simple témoignage. Ils revêtent bien plus qu'une seule fonction. Nous avons montré plus haut que les textes étudiés étaient porteurs d'une certaine idéologie et d'un certain nombre de représentations; elles sont encore indécises, balancent entre le fait de se poser en victime de la fourberie adverse et la légitimation de son comportement violent par le processus de totalisation du conflit. Ces récits contribuent, parmi d'autres médias, à fixer cette idéologie, qui, durant toute la guerre, oscilla entre les deux pôles de la victimisation et de la légitimation, l'une se nourrissant de l'autre et l'autre se nourrissant de l'une.

Mais ces récits remplissent encore d'autres fonctions. Ils sont également destinés à un public de l'arrière qui doit, certes connaître les réalités du front, mais qu'il convient aussi de rassurer à la fois sur les actes perpétrés et les dangers encourus par les siens. D'où découlent des contradictions évidentes entre le fait d'évoquer des traîtres représentant un danger permanent et de vouloir rassurer les familles des soldats. H. Knutz, après avoir

---

<sup>38</sup> Ce n'est bien entendu pas la seule et unique raison. L'idéologie pacifiste de Cru, le contexte de l'après-guerre sont aussi des motifs d'explication de la tonalité et du sens de ce livre. Voir à ce sujet les comptes-rendus par Annette Becker de la réédition de *Témoins* dans les n°171 et 175 de la revue *Guerres mondiales et conflits contemporains* et de Jean-Jacques Becker dans le n°169 de *L'Histoire*.

<sup>39</sup> *Guerre et Littérature*, Paris, Klincksieck, 1978, 649 p, voir p 8.

longuement évoqué les "atrocités" belges (attaques de francs-tireurs, prisonniers achevés, yeux crevés...) tient tout de même à rassurer ses lecteurs en insérant cette remarque:

"- seulement, il ne faudrait pas croire que chaque soldat qui se trouve en Belgique court le danger de se faire crever les yeux. Cela ne reste que d'horribles exceptions perpétrées par la lie du peuple."<sup>40</sup>

C'est là ce qu'on pourrait appeler, le retour du marginal. Après avoir fait des francs-tireurs et des espions des figures centrales des récits relatifs à "Août 1914", les écrivains combattants remettent à leur juste place, dans l'ordre de la marginalité, ces figures. Marginalité qui permet à la fois de justifier les actes répressifs commis et de déplacer le récit sur des aspects masquant l'expérience centrale de ces premiers jours de guerre, à savoir la découverte d'un monde nouveau, celui de la guerre et de sa violence. Ainsi l'évocation de la violence - on vient de voir qu'elle était rarement tue - mais d'une violence marginale, peut permettre de masquer une autre violence plus ordinaire et bien quotidienne et concernant le plus grand nombre, celle des combats des premiers jours de la guerre dans lesquelles on s'est trouvé plongé en l'espace de quelques jours sans réelle préparation. Ainsi, le recours à des légendes, des mythes, qui sont autant de figures masquantes et marquantes, et les efforts mis en œuvre pour crédibiliser ce qui, pour les témoins eux-mêmes ne fut sans doute, dans la plupart des cas, qu'une rumeur de champ de bataille - bien qu'ils y aient cru de manière "sincère"<sup>41</sup> - ne peut s'expliquer seulement par le fait que ces textes aient été destinés à un public de lecteurs qui ne connaissait pas la guerre au front et qui aurait été par conséquent facile à abuser.

Ces textes autobiographiques ont pour ceux qui les écrivent, une autre utilité, une utilité cathartique<sup>42</sup> qui leur permet de dire la violence, de l'exprimer, de la justifier pour l'autre, mais aussi pour soi, de s'en purger sans doute. L'un des enjeux de la rédaction de ces récits de guerre est en effet la violence: faut-il la dire, cette violence fraîchement découverte, ou bien la taire ou encore la minimiser, l'aseptiser? Comme on l'a vu, hormis à quelques

---

<sup>40</sup> KNUTZ p 18 "- Nur muß man nicht glauben, daß jeder Soldat, der in Belgien ist, Gefahr läuft, daß ihm die Augen ausgestochen werden. Es bleiben immerhin häßliche Ausnahmen, von Ausschuß des Volkes verübt. -"

<sup>41</sup> Marc Bloch a forgé le concept de "fausse nouvelle sincère" dans son article célèbre *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* paru en 1921 et réédité dans Marc BLOCH, *Ecrits de guerre*, Paris, Armand Colin, 1997, pp 169-184. Marc Bloch y analyse notamment un ouvrage de 1916 écrit par un Belge, Fernand van Langenhove, *Comment naît un cycle de légende. Francs-Tireurs et atrocités en Belgique*.

<sup>42</sup> La fonction cathartique du récit, depuis la tragédie antique, est bien connue. Chez Paul Ricœur cette fonction rend possible aussi l'autobiographie: "Or une vie examinée est, pour une large part, une vie épurée, clarifiée, par les effets cathartiques des récits tant historiques que fictifs véhiculés par notre culture." (p 356) La réflexion sur "l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction" (pp 265-279) au cœur du troisième tome de *Temps et Récit*, s'applique de manière particulièrement pertinente aux textes étudiés ici. Cf Paul RICEUR, *Temps et récit, III, Le temps raconté*, Paris, Le Seuil, 1985, 430 p. Pour un aspect plus précis et plus directement proche de notre sujet (il concerne surtout les poètes) voir l'ouvrage de Helmut FRIES, *Die grosse Katharsis, der Erste Weltkrieg in der Sicht deutscher Dichter und Gelehrter, T.I et T.II*, Konstanz, Verlag am Hockgraben, 1994-1995, 277 p et 318 p.



exceptions près, dans ces textes, la violence est exprimée<sup>43</sup> d'une manière ou d'une autre. Il s'agit souvent de la violence de l'ennemi, mais pas toujours. Et c'est précisément lorsqu'il s'agit de dire sa propre violence que l'évocation du mythe survient, que ce soit sur le moment, à chaud, en campagne ou après, au moment d'en faire le récit. Paul Oskar Höcker, avant de donner l'ordre d'exécuter le jeune homme qu'il a capturé, pense en son for intérieur aux actes des francs-tireurs.

"Il faut que je fasse surgir de force l'image de ces patrouilles allemandes pleine de zèle, qui la nuit, sortent à cheval au mépris des balles de perfides francs-tireurs sifflant autour de leurs casques, que je me figure avec une certaine insistance les silhouettes nerveuses et les yeux brillants de nos bons garçons allemands, pour pouvoir maîtriser mes nerfs au milieu de cette misère et pour exécuter les ordres."<sup>44</sup>

Penser aux atrocités belges supposées lui permet de prendre la décision de faire fusiller un homme puis, quelques semaines après, à froid, d'évoquer cette décision et ses conséquences dans son récit sans se remettre en question. L'évocation des francs-tireurs est donc également utile au moment de la rédaction du récit et, à l'intérieur même du récit, puisqu'elle permet la reconstruction littéraire d'événements *a priori* effroyables. Bien des années plus tard, en 1930, le poète expressionniste allemand Gottfried Benn qui avait assisté à l'exécution d'Edith Cavell utilise un mode de justification encore tout imprégné de cette culture de guerre qui ne devait pas se dissoudre dans l'Allemagne de Weimar. Elle aussi s'était exclue, marginalisée; infirmière, elle aurait dû rester "neutre", mais surtout, par ses actes, elle était volontairement sortie de son statut, son statut biologique, son statut de femme qui malgré sa nationalité aurait dû la préserver de la guerre :

" Elle avait agi en homme, elle fut punie par nous en tant qu'homme. (...) Elle était entrée dans la guerre, la guerre l'a détruite."<sup>45</sup>

On n'échappe plus à la guerre totale, qu'on soit une infirmière anglaise en 1915, où même poète et médecin allemand en 1930.

La mise en œuvre de ces figures mythiques permet ici au civil, à l'écrivain de profession de devenir un soldat impitoyable, voire un meurtrier dans la guerre, puis ensuite,

---

<sup>43</sup> Répétons que nous n'avons traité qu'un aspect des violences de l'entrée en guerre, les représailles allemandes lors de l'invasion de la Belgique. D'autres violences sont tuées par les allemands (cf note 25). L'aseptisation de la violence est aussi beaucoup plus nette dans les témoignages de l'après-guerre où l'on prend plus facilement ses distances avec une réalité disparue.

<sup>44</sup> HÖCKER p 25-27 " Ich muß mir gewaltsam das Bild ausmalen von den dienstestrig in die Nacht hinausreitenden deutschen Patrouillen, um deren Helme die Kugeln heimtückiger Franktireurs sausen, muß mir so recht eindringlich die sehnigen Gestalten und leuchtenden Augen unserer guten deutschen Jungen vorstellen, um diesem Jammer gegenüber Herr meiner Nerven zu bleiben und den Befehl nachzukommen.

<sup>45</sup> BENN Gottfried, *Wie Miss Cavell erschossen wurde. Bericht eines Augenzeugen über die Hinrichtung der englischen Krankenschwester*, pp 113-117 in Fiedrich FELGER (dir.), *Was wir vom Weltkrieg nicht wissen*, Berlin-Leipzig, W. Andermann, 1930, 640 p.

elles lui permettent de redevenir un écrivain en donnant un sens à ce qu'il a vécu, en donnant sens à son récit. Sans même aller jusqu'à ce cas extrême où l'écrivain Paul Oskar Höcker fait fusiller un homme, l'utilisation, dans leur récit, des francs-tireurs par les autres écrivains est justement ce qui leur permet de dire la violence et ce, sans doute, sans parfois même en être bien conscient. H. Knutz, après avoir évoqué longuement dans son carnet la journée du 11 août où il franchissait la frontière et fut témoin d'incendies de village, écrit le lendemain:

"Les cadavres de chevaux se sont enflés de façon lugubre et répandent une odeur effroyable. - C'est donc ça l'effet d'un obus. - Le premier signe effroyable de l'horreur de la guerre."<sup>46</sup>

Les premières horreurs de la guerre n'ont plus rien à voir avec les actes de violence de sa propre armée. Le mythe des francs-tireurs permet ici au témoin de raconter le caractère horrible de la guerre sans choquer sa conscience ni celle de ses lecteurs. Il lui permet aussi d'enfermer la violence de son propre camp dans un passé si proche, mais déjà révolu. Si révolu que dès le lendemain, la vue d'un cadavre d'animal se substitue à celle des tombes de soldats, des maisons en ruines, des villages en feu lorsqu'il s'agit de mettre des mots sur les horreurs de la guerre. Dans le cas des Français, l'évocation des espions permet également de faire le récit de la retraite, commencer le récit de la guerre par l'expérience de la défaite, de lui donner un sens, de la justifier par des causes extérieures mythiques, la trahison et l'espionnage.

Mythe et récit

Au terme de cette courte étude de quelques exemples précis, à l'intérieur du corpus énorme de la production littéraire des combattants de 1914-1918, il apparaît que les enjeux de ces textes, quasiment contemporains des événements racontés, dépassent largement le simple témoignage et ne sauraient non plus se réduire à un acte de propagande. L'analyse des moyens narratifs - on peut même parler de stratégies narratives -, mis en œuvre pour raconter ce qui aujourd'hui apparaît à l'historien comme un mythe littéraire permet à la fois de faire ressortir l'importance et la subtilité des récits de guerre. Mais, ce qui pouvait apparaître au départ comme une étude simplement stylistique, a mis, paradoxalement, à jour les enjeux et les buts de ces textes de combat écrits au début de la guerre et permet déjà de dégager ainsi leur spécificité par rapport au témoignage ancien combattant des années vingt et trente et par rapport à la propagande de l'arrière, même si, dans les deux cas ils peuvent en sembler très proches. La mobilisation littéraire du mythe des francs-tireurs est, entre autres moyens, non

---

<sup>46</sup> KNUTZ p 15 "Die Pferdekadaver sind unheimlich angeschwollen und verbreiten einen furchtbaren Geruch. - Also so wirkt eine Granate. - Erstes furchtbares Zeichen des Kriegsgreuels."

seulement ce qui permet de reconstruire un récit "clarifié"<sup>47</sup> du début de la guerre, mais aussi d'exprimer et de légitimer la violence exercée. Violence qui fait passer de l'état de civil à celui de soldat et de la condition d'écrivain à celle d'écrivain combattant. Pour celui qui ne veut pas se taire, mais continuer à écrire en guerre, le recours au mythe, conscient ou non, est peut-être ce qui justement permet de reprendre la plume. À l'entrée dans un monde inconnu, l'écrivain a besoin de figures, de mythes et de légendes pour comprendre et décrire ce nouveau monde qu'est le monde de la guerre. Le recours à la légende ou au mythe, plus qu'inévitable comme le laissait entendre Pierre Mac Orlan, était en fait indispensable.

Nicolas Beaupré  
(Université de Paris X, Centre Marc Bloch, Berlin)

---

<sup>47</sup> Voir note 42.